Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

33 | 2016

Finir le Moyen Âge

Introduction : Finir le Moyen Âge

Pauline Guena et Annabelle Marin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4314>

DOI : 10.4000/questes.4314

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2016

Pagination : 13-29

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Pauline Guena et Annabelle Marin, « Introduction : Finir le Moyen Âge », *Questes* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2016, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4314> ; DOI : 10.4000/questes.4314

Introduction : Finir le Moyen Âge

Pauline GUÉNA et Annabelle MARIN

Université Paris—Sorbonne

Une histoire sans coup de théâtre ?

Noël 1492 : sur le théâtre du monde se jouent plusieurs drames. Certains ont lieu de l'autre côté des océans, hors de la chrétienté, portés à la fois par des forces d'arrachement et d'ouverture¹. D'autres se déroulent à huis-clos, dans un château d'Espagne, celui du duc d'Albe où Juan del Encina présente une expérience dramaturgique novatrice : une pièce présentée au centre d'un cercle de gradins, annonçant la forme immortalisée ensuite par Shakespeare dans la salle éminemment moderne du « Globe ». Dans la pièce de 1492, un églogue de thème religieux, ne règne pas le triomphalisme qui anime, quatre ans plus tard, le *Triunfo de la Fama*, dans lequel Juan del Encina narrera la prise de Grenade et la fin de la *Reconquista*. Pourtant Paul Zumthor voit dans cette première pièce le signe avant-coureur d'une mutation interne aux sociétés occidentales². Tandis qu'au XVI^e siècle la scène est de plus en plus fréquemment séparée

¹ Nous adressons nos plus sincères remerciements aux Questeurs pour la confiance qu'ils nous ont accordée en nous laissant la responsabilité de ce thème. Nous tenons également à remercier tous nos intervenants ainsi que Benoît Grévin, pour sa préface et ses précieux conseils.

² Paul Zumthor, *La Mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993, p. 44. Alors que dans les grands mystères de la fin du Moyen Âge, « à chaque instant le texte intègre à l'action les spectateurs qui l'entourent de toutes parts », l'avènement de la rampe tendrait à couper le public de la scène. Henri Rey-Flaud, *Le Cercle magique : essai sur le théâtre en rond à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1973, p. 289.

des bancs ou des gradins, l'action qui s'y déroule se coupe de « l'espace extérieur » et cesse d'impliquer « le corps même du spectateur ». Or la corporéité serait un aspect essentiel de la littérature médiévale, dont la domestication ne s'est réalisée qu'au prix d'un travail lent et profond qui a engagé toute la société, *illiterati* comme *literati*³. La coupure entre acteurs et spectateurs ne serait alors qu'un avatar visible d'une coupure plus significative : celle du texte et de la voix. Du X^e au XIII^e siècle en Occident, la voix serait le mode de communication dominant, englobant jusqu'aux écrits pensés dans et pour l'oralité, mais en parallèle duquel se développerait progressivement une révolution documentaire⁴. Ce paradigme serait toujours vrai pour les XIV^e et XV^e siècles, malgré une lente montée de l'écrit qui s'imposerait comme réalité matérielle et comme un mode de pensée. Cette mutation « dont les *scriptoria* carolingiens avaient échoué à imposer le modèle », commence avant le XII^e siècle, s'accélère aux XIV^e et XV^e siècles, mais n'est achevée nulle part en Occident en 1500⁵. Ainsi, dans le domaine des *habitus*⁶ linguistiques,

³ Une distinction qui, selon l'auteur, ne recoupe pas la différence tracée par la « *literacy* ». En effet, se situer dans un domaine ou dans l'autre, c'est moins être impliqué dans sa totalité dans un niveau de culture que choisir un registre : « des niveaux de culture qui peuvent coexister (coexistent souvent) au sein d'un même groupe, voire dans le comportement et la mentalité d'un même individu », Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix : de la « littérature » médiévale*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 137.

⁴ Brian Stock, *The Implications of literacy : written language and models of interpretation in the eleventh and twelfth centuries*, Princeton, Princeton University Press, 1983. Le terme de « révolution » est employé par Jean-Claude Maire Viguer, « Révolution documentaire et révolution scripturaire : le cas de l'Italie médiévale », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 153, n° 1, 1995, p. 177–185, p. 184. Concernant les évolutions dans l'Europe du nord voir Paul Bertrand, *Les écritures ordinaires : sociologie d'un temps de révolution documentaire (entre royaume de France et empire, 1250–1350)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.

⁵ Paul Zumthor, *La Lettre et la voix*, *op. cit.*, p. 22–32. Pour un essai de périodisation voir aussi Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 1997.

⁶ Ce terme est défini par Benoît Grévin comme « un ensemble de traits incorporés et devenus réflexes » lequel « symbolise la capacité du locuteur et/ou du rédacteur à manier la langue avec spontanéité. » : Benoît Grévin, *Le Parchemin des cieux : essai*

plus sans doute que dans tout autre, la question de la périodisation semble insoluble.

« Aucune culture ne fait bloc. Toute culture comporte une hétérogénéité foncière⁷ ». Ainsi Paul Zumthor s'efforce de réintégrer dans le récit bien ordonné de la montée d'une littérature écrite la réalité omniprésente d'une oralité qui porte en elle une « culture populaire » propre à tous les niveaux de langue. Il nuance ici la pensée d'Aaron Gourevitch⁸, avec la prudence du médiéviste qui rappelle la nécessité de ne pas folkloriser le Moyen Âge. Les mutations de langue ne seraient donc pas la victoire d'un registre sur un autre, mais plutôt une transformation totale, impliquant la société entière dans son rapport au monde. Elles seraient l'image même des transformations invisibles dont tout positivisme et tout linéarisme sont à exclure⁹. Les forces en jeu ne peuvent se résoudre dans l'opposition entre « paganisme » et « christianisme », pas plus qu'entre « oral » et « écrit », et le terme de l'évolution ne peut être que postulé :

Un mouvement complexe se dessine à partir de 1100, 1150, 1200 selon les régions, résultante de forces antagonistes mais inégales, et dont l'aboutissement lointain, mais en fait irréalisable, serait une mutation totalisante : des solitudes campagnardes à la promiscuité urbaine ; du cultivateur au commerçant ; d'une richesse fondée sur la terre à la mobilité de la monnaie ; de la diversité des voix à l'unicité de l'écriture

sur le Moyen Âge du langage, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2012, p. 385–386.

⁷ Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix*, *op. cit.*, p. 130.

⁸ Aaron J. Gourevitch, *Les Catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1983.

⁹ Benoît Grévin, achève ainsi l'évocation de l'évolution des langues du v^e au xv^e siècle sur un « paysage sonore » dont il rappelle la contingence : « Gardons-nous de superposer le tableau de l'Europe moderne à cet automne du Moyen Âge ». Il préfère parler de « hasards dynastiques » pour mentionner les « évolutions durables » de la période ou encore de « hasard statistique » pour expliquer « la fin de cycles d'assimilation » : Benoît Grévin, *Le Parchemin des cieux*, *op. cit.*, p. 41–43.

[...] Les transformations formelles et fonctionnelles des moyens de communication apparaissent, dans cette évolution, autant comme l'un de ses moteurs que comme l'un de ses indices¹⁰.

À travers l'évolution des modes de communication et de connaissance, c'est l'évolution d'un monde qui se joue, et qui se met en scène. Si la voix unit et l'écriture distingue, dans le triomphe de l'écriture se jouerait l'avènement d'un individu coupé du reste du monde¹¹, comme le sont, de manière plus explicite, les acteurs des spectateurs au centre d'une scène dont la rotondité, le « cercle magique¹² » continue pourtant à rappeler « une analogie cosmique¹³ ». Finir le Moyen Âge, ce serait donc moins repérer avec exactitude le moment où le « cercle magique » se brise que questionner la lenteur des changements et surtout l'implication des acteurs dans les mutations que racontent nos histoires.

Pas de coup de théâtre, donc, pas de dénouement tragique pour cette fin du Moyen Âge des langages. On est loin ici des effets narratifs et des dates-clés qui scandent l'histoire et rythment le récit. De l'épais brouillard qui aurait couvert les dômes de Constantinople au matin de sa chute ne reste que la brume floue qui s'interpose entre les hommes et femmes du Moyen Âge et nous, lorsque nous essayons de nous rapprocher du quotidien de leurs existences, de leurs modes d'expression et de pensée. C'est cette approche qu'inventa Jacques Le Goff au fil de ses œuvres, et qui l'a poussé à questionner les « tranches » d'histoire. Même si « l'autre

¹⁰ Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix*, op. cit., p. 130.

¹¹ Michel Zink, *La Subjectivité littéraire autour du siècle de saint Louis*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1985 ; Caroline Walker Bynum, « Did the Twelfth century discover the individual? », *The Journal of Ecclesiastical History*, vol. 31, n° 1, 1980, p. 1–17.

¹² Ce « cercle magique » créerait une unité entre acteurs et spectateurs qui se briserait à la fin du Moyen Âge. Sous prétexte qu'« en France comme en Italie un homme nouveau est né qui refuse les vieux mythes et projette devant lui un avenir qu'aucun cercle magique ne saurait plus contenir, l'anneau magique des grands mystères est brisé à jamais » : Henri Rey-Flaud, *Le Cercle magique ; essai sur le théâtre en rond à la fin du Moyen Âge*, op. cit., p. 305.

¹³ Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, op. cit., p. 44.

Moyen Âge » qu'il réclamait en 1977 est devenu notre Moyen Âge, Jacques Le Goff reste un éveilleur qui a fait école. Notre thème est inspiré par son dernier ouvrage, où il s'interroge sur la pertinence des cadres chronologiques et jette une question en forme de bilan ouvert : *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches*¹⁴.

La périodisation ou le choix d'un événement : (dés)illusions historiographiques

Un consensus français nous invite à considérer que l'on change de période en 1492, date de la découverte de l'Amérique¹⁵. Mais un événement a une durée qui va bien au-delà de la simple temporalité des faits qui le constituent¹⁶. C'est un moment, un fragment construit de réalité, mais qui est aussi lui-même constructeur¹⁷. Le goût du médiéviste pour lui est un peu à la mesure de son inquiétude face au « silence des sources ». Les moments saillants, aisément identifiables, lui servent de fil rouge et permettent d'articuler ses hypothèses. Pourrait alors s'établir une pensée tranquille, qui coulerait d'une période à l'autre : d'une guerre à un nouveau règne, d'une levée d'impôts à une émeute, d'un ouvrage à la mort de son auteur. Or c'est bien l'intranquillité que recherchait Jacques le Goff, pour trouver sans cesse de nouvelles façons de passer du désordre

¹⁴ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2014, p. 136.

¹⁵ Date commode car elle coïncide avec la fin de la *Reconquista* en Espagne et arrime ainsi notre histoire proto-européenne à l'avènement d'un grand désenclavement du monde, tout en symbolisant la réussite de l'audace technique et aventurière. Sur ce dernier point, voir Sanjay Subrahmanyam et Rahul Markovits, « Navigation, exploration, colonisation », dans *L'Histoire du monde au XV^e siècle*, dir. Patrick Boucheron, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011, p. 603–618.

¹⁶ Arlette Farge, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *Terrain*, 2002, n° 38, p. 66–78.

¹⁷ Henri Irénée Marrou, *De La Connaissance historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit », 1954, ch. 7. Pour une réflexion plus actuelle, voir Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, *Prendre dates : Paris, 6 janvier–14 janvier 2015*, Lagrasse, Verdier, 2015.

des sources, des hypothèses, et des documents d'une part à l'ordre raisonné de la narration, en reconnaissant ce qui justement faisait désordre, écart, ou silence dans le lien entre les œuvres et les faits, les êtres et les situations sociales ou politiques. L'important est donc pour le médiéviste de repérer son propre événement même si certains sont parfois peu audibles, parfois inintelligibles. De 1453 à 1517, une multitude d'évènements se proposent ainsi à celui qui voudrait finir le Moyen Âge. Et pourtant c'est bien l'impression d'un « long Moyen Âge » qui domine, d'un Moyen Âge qui n'en finirait pas de s'achever¹⁸.

De part et d'autre d'une charnière dont l'identification tourne parfois à la querelle de clocher dialoguent des valeurs et des savoirs qui appartiennent aussi bien au Moyen Âge qu'aux humanistes¹⁹. Le Moyen Âge n'ignore pas les modèles et la littérature antique revendiqués ensuite par l'humanisme²⁰. Par ailleurs, des processus majeurs tels que la construction de l'État moderne²¹ ou la « civilisation des mœurs » étudiée par Norbert Élias²², s'étalent de part et d'autre de la césure, créant, pour qui recherche une vue panoramique, l'impression d'une période unique de mutations dont le XV^e siècle ne serait pas la porte magistrale mais le pivot.

¹⁸ Jacques Le Goff, *Un Long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, coll. « L'Histoire en batailles », 2004.

¹⁹ Par exemple, le choix de 1453 comme date charnière privilégie l'Europe de l'est et les logiques eurasiatiques, tandis que la date de 1492 invite à regarder au-delà des mers vers les liens avec un autre « Occident » qui n'existe pas encore.

²⁰ En effet, le Moyen Âge hérite de l'Antiquité une partie de ses savoirs, indépendamment des efforts postérieurs de l'humanisme, tels que les « arts libéraux ». Voir notamment Ilsetraut Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, Institut Études Augustiniennes, 1984, ch. 5, p. 388–214.

²¹ Pour une référence récente, voir les actes de colloque *Église et État, Église ou État ? : Les clercs et la genèse de l'État moderne*, dir. Christine Barralis, Jean-Patrice Boudet, Fabrice Délivré, Paris/Roma, PUS/EFR, 2014.

²² Norbert Élias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Pluriel », 1973. Il est d'ailleurs intéressant que Norbert Élias soit également l'auteur d'un ouvrage de réflexion sur la place du temps dans la société, dans lequel il présente la tendance à la mise en séquence d'évènements comme un langage propre, un fait culturel capable de changer selon les époques : Norbert Elias, *Du Temps*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 1996.

De même, la fin de l'Empire « gréco-romain » et le Haut Moyen Âge ne tendent-ils pas à fusionner en une période commodément désignée comme l'Antiquité tardive dont les débuts du christianisme seraient un trait saillant et unifiant²³ ? Avec la périodisation, c'est bien la notion même de Moyen Âge qu'on interroge. Creuser, s'acharner, trancher comme disait Foucault en 1968 dans *Le Beau Danger*²⁴ en réintroduisant de la discontinuité. Il s'agit de ne pas se laisser emporter par l'ordre du temps en saccades successives mais bien de ralentir la cadence pour démonter le mécanisme de l'horloge.

L'historiographie médiévale repose sur le triomphe d'un concept littéraire engagé, élaboré par ceux qui s'autoproclamaient humanistes²⁵. Rien de nouveau dans cette histoire de la lutte des Anciens et des Modernes, sinon le succès particulier que connurent les revendications des lettrés du XV^e siècle à travers l'époque « moderne », les « Lumières », la formation des mythologies nationales au XIX^e siècle, et jusqu'à nos jours²⁶. Au jeu consistant à repérer qui, le premier, fit usage des termes de *medium tempus*, *medium aevum*, ou encore *media tempestas*, on préférera quelques remarques sur la pérennité du concept. Un jalon est posé en 1688 par Christopher Keller qui publie une *Historia Medii Aevi a tempore Constantini Magni ad Constantinopolim a Turcis captam*. Il est frappant de constater à quel point nos cadres scientifiques héritent de cette parcelle d'une histoire universelle. Comme le remarque Alain Bourreau :

²³ Peter Brown, *The Making of late Antiquity*, Cambridge/London, Harvard University Press, coll. « Carl Newell Jackson Lectures », 1981. Cette périodisation alternative a récemment été glosée dans un sous-titre évocateur traduit en français par *Le Monde de l'Antiquité tardive, de Marc Aurèle à Mahomet*.

²⁴ Michel Foucault, Claude Bonnefoy et Philippe Artières, *Le Beau Danger : entretien avec Claude Bonnefoy*, Paris, Éd. de l'EHESS, coll. « Audiographie », 2011.

²⁵ Ludovico Gatto, *Viaggio intorno al concetto di Medioevo: profilo di storia della storiografia medievale*, Roma, Bulzoni, coll. « Biblioteca di cultura », 1977.

²⁶ Clémence Revest, *Romam veni. L'humanisme à la fin du Grand Schisme, d'Innocent VII au concile de Constance (1404–1417)*, thèse de doctorat sous la direction d'Élisabeth Crouzet-Pavan et de Jean-Claude Maire-Vigueur, Université Paris–Sorbonne et Università degli studi, 2012.

« la périodisation correspond exactement à celle du médiévisme actuel, mais ses justifications relèvent de la palinodie du XVI^e siècle²⁷ ». L'installation dans les mœurs de ce découpage bénéficie d'un bouleversement général des paradigmes du savoir aux XVIII^e et XIX^e siècles, au moment même où les programmes scolaires remplaçaient l'étude de l'histoire sainte et ancienne par l'étude de l'histoire universelle et nationale²⁸. D'où peut-être cette impression que le Moyen Âge serait un havre de stabilité, un point de référence immobile avant la déferlante des « découvertes », quelle que soit la valeur idéologique attribuée à cette période.

D'un espace à l'autre : à qui profite le Moyen Âge ?

Bien sûr la place attribuée à ce Moyen Âge varie d'un pays à l'autre. En France, comme d'ailleurs en Angleterre, les doctrines philosophiques qui « visent à l'universel » génèrent une critique de cette période qui connut le morcellement de la belle domination romaine sur l'ensemble du monde connu. Mais en Italie ou en Allemagne, les idéologies nationales encore en formation au XIX^e siècle s'appuient plus volontiers sur ces siècles moyens. Dans le même temps, en Allemagne, Joseph Morsel met en évidence un mouvement amorcé au XVIII^e siècle de « double rejet du néo-classicisme français adopté par la plupart des cours princières allemandes et de l'individualisme que semblait encourager la philosophie des Lumières » lequel « débouche sur la réhabilitation du Moyen Âge chrétien [...] et germanique²⁹ ». Les réinvestissements de ce millénaire intermédiaire de l'Occident latin le montrent : la périodisation

²⁷ Alain Bourreau, « Moyen Âge », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, Paris, PUF, 2002, p. 950–953.

²⁸ Chaïm Perelman, *Les Catégories en histoire*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie, coll. « Travaux du Centre national de recherches de logique », 1969.

²⁹ Joseph Morsel, *L'Histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat*, op cit, p. 47.

n'est pas une donnée neutre. Plus qu'un simple instrument fonctionnel, le Moyen Âge peut devenir un puissant outil idéologique. Il est une entité chronologique porteuse de valeurs culturelles.

La question se pose alors : n'y a-t-il de Moyen Âge qu'occidental ? Cette entité chronologique peut-elle avoir la même valeur pour d'autres espaces ? Dans l'avant-propos de son ouvrage, *Le Rhinocéros d'or ; histoires du Moyen Âge africain*³⁰, François-Xavier Fauvelle-Aymar évoque « un temps retrouvé de l'Afrique ». Entre l'Afrique antique et l'Afrique contemporaine, on a longtemps parlé des « siècles obscurs », selon l'expression de Raymond Mauny. Mais l'auteur avance une autre explication à cette périodisation du Moyen Âge, contrainte par la documentation. Il précise que ce qui fait l'Afrique médiévale, c'est d'une part le régime documentaire caractérisé par l'absence d'une production écrite interne aux sociétés, la disparité des sources externes, l'équivocité des documents matériels, et d'autre part le point commun que constitue pour ces régions le fait de s'être trouvées en relation avec les grandes dynamiques d'échange du monde islamique et d'y avoir participé comme périphérie active. Pas de bataille donc, pas de dates-clés, pour finir le Moyen Âge africain, mais parfois l'imposition de régimes de temporalité externes. La nécessité de repenser les temporalités selon les régions à l'intérieur même du continent est également mise en valeur aujourd'hui. L'Éthiopie en constitue un exemple représentatif, caractérisé par une production documentaire continue depuis l'époque médiévale, et où la colonisation tardive peut difficilement servir de borne chronologique³¹.

³⁰ François-Xavier Fauvelle-Aymar, *Le Rhinocéros d'or : histoires du Moyen Âge Africain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2013, p. 14–17. Raymond Mauny, *Les Siècles obscurs de l'Afrique noire ; histoire et archéologie*, Paris, Fayard, coll. « Résurrection du passé », 1971.

³¹ Ce thème était abordé récemment par les doctorants de l'IMAF lors d'un séminaire intitulé « *Penser le temps et construire l'histoire de l'Afrique* », année universitaire 2013–2014.

L'histoire varie et de même la manière de l'écrire se transforme. Il est alors question du choix du médiéviste. Ainsi, lorsque Jacques Le Goff proposait sa conception d'un « long Moyen Âge », il insistait moins sur la montée de l'État et la fin de la féodalité pour mettre en valeur d'autres processus sociaux qui se prolongeaient à travers l'Ancien Régime et se retrouvaient jusque dans la Révolution de 1789. Tout dépend des phénomènes sur lesquels on veut mettre l'accent. Alors sur quoi veut-on insister : la nouveauté de chaque geste tourné vers un futur inconnu des contemporains, ou la réalité de leurs possibilités, de leurs actions, de leurs valeurs ?

Prenons l'exemple d'Isabelle la Catholique. Considérée comme le symbole des origines de l'Espagne moderne, du catholicisme le plus intransigeant et de l'unité politique hispanique, Isabelle est une reine qui est parvenue à créer une personnalité politique si bien construite que son souvenir perdure jusqu'à nos jours. Pourtant de nombreux aspects de la vie politique de cette reine font encore l'objet de débats : les doutes quant à sa légitimité constituent des questions encore ouvertes. En revenant sur la prise de pouvoir et sur la guerre de succession qui l'oppose à Jeanne « la Beltraneja », l'historienne espagnole Ana Isabel Carrasco Manchado adopte une démarche originale en relativisant le caractère exceptionnel de l'évènement et en avançant des éléments pouvant expliquer la victoire finale des rois catholiques au terme d'une guerre de succession bien souvent traitée de manière périphérique³². Ce nouveau questionnement insiste sur les facteurs explicatifs. Ce serait moins en termes de rupture qu'il faut étudier la prise de pouvoir et le règne d'Isabelle la Catholique qu'en termes de continuité, car c'est bien par son héritage castillan et non par son mariage avec Ferdinand d'Aragon qu'elle devient reine. Son

³² Ana Isabel Carrasco Manchado, *Isabel I de Castilla y la sombra de la ilegitimidad : propaganda y representación en el conflicto sucesorio (1474–1482)*, Madrid, Sílex, coll. « Serie Historia medieval », 2006.

exceptionnalité peut alors être remise en cause. La comparaison d'Isabelle la catholique avec celles qui l'ont précédée s'impose : d'autres reines ibériques, d'autres femmes en politique étudiées au prisme de ce règne exceptionnel. C'est l'événement qui est réévalué, à travers une attention toute particulière au temps long, pour considérer la reine comme un acteur politique à part entière de son temps. À la question de la chronologie s'adjoint donc celle des acteurs.

Qui finit le Moyen Âge ?

L'*agency*, en tant que faculté d'action, capacité à agir sur le monde, les choses et les êtres, à les transformer ou les influencer, peut enrichir cette question. Ce concept permet de « rendre le familier étranger³³ » et de revenir aux acteurs. Que perçurent de cette « fin du Moyen Âge » non pas ceux qui l'étudient, mais ceux qui l'ont vécue et qui l'ont décrite ? Dans quelle mesure étaient-ils actifs face à ces changements ? Car le Moyen Âge peut s'incarner, comme le rappelle la métaphore utilisée par Jacques Le Goff au terme de son étude sur les marchands et banquiers :

C'est là, dans ce décor urbain parvenu jusqu'à nous, qu'il faut se représenter le grand marchand du Moyen Âge. Quittons-le en le regardant traverser une place de Florence sur la célèbre fresque de la chapelle Brancacci. Somptueusement vêtu, il s'avance fièrement entre le décor monumental de la Florence du Quattrocento qui lui doit tant et le groupe édifiant de Saint Pierre guérissant Tabitha. C'est là qu'il faut le saluer une dernière fois, entre sa gloire et sa vanité³⁴.

³³ Daniel Shabetaï Milo, *Trahir le temps : histoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 1991.

³⁴ Jacques Le Goff, *Marchands et Banquiers du Moyen Âge* [1956], Paris, PUF, coll. « Quadrige. Grands textes », 2011.

Ce marchand symbolise et subsume à la fois une activité, un lieu, et une époque. Il nous fait appréhender le Moyen Âge comme un espace-temps peuplé, animé par des marchands et des géographes, des clercs et des laïcs, des hommes et des femmes, mais aussi façonné par les textes que ces figures produisent, partagent, ou conservent depuis d'autres époques. C'est à ces populations diverses que le médiéviste donne la parole, afin de voir s'ils ont perçu un changement, et quel fut leur rôle dans ces évolutions. Les réflexions sociologiques sur les acteurs et leurs capacités d'action sont un terrain d'étude fécond pour une approche plus fine des sociétés médiévales. C'est bien aux acteurs de la révolte que s'intéresse par exemple Hugues Neveux, rendant à ces événements leur propre cohérence et leur complexité³⁵. Sous sa plume, les paysans retrouvent un rôle actif et des jugements propres. Ils portent des contestations qui s'intègrent dans un système de représentations particulières : représentations de leur propre existence, de leur quotidien matériel, de leurs attentes spirituelles, de leurs rapports avec les pouvoirs monarchiques ou seigneuriaux. Les paysans deviennent des acteurs porteurs de stratégies propres.

Pour reconstruire ces dernières, encore faut-il savoir dans quel monde on les place. C'est ce que suggère l'exemple de l'anachronisme, utilisé avec plus ou moins de bonheur d'une discipline à l'autre. Georges Didi-Huberman insiste sur la capacité de l'histoire de l'art à l'intégrer comme un véritable outil de réflexion³⁶. Il rappelle que les historiens eux-mêmes ne le rejettent plus entièrement, Le Goff en faisant volontiers un « instrument efficace d'intelligibilité » appliqué spécifiquement aux

³⁵Hugues Neveux, *Les Révoltes paysannes en Europe (XIV^e–XVII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'humanité », 1997.

³⁶Georges Didi-Huberman, *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 2000.

« changements significatifs³⁷ ». En histoire de l'art, le problème se pose différemment, car l'idéal même d'une « concordance euchronique » toute naturelle peut parfois être contre-productive. Il serait ainsi contestable d'utiliser un commentaire du florentin Landino pour expliquer une œuvre de Fra Angelico, dans la mesure où les deux hommes partagent une époque, mais n'ont pas les mêmes référents ni en matière de religion, ni en connaissance des classiques. La proximité temporelle n'empêche donc pas une distance culturelle trop profonde pour que les deux soient mis sur le même plan. Georges Didi-Hubermann considère d'ailleurs que l'œuvre de Fra Angelico appelle l'anachronisme de l'analyse en ceci qu'elle porte en elle-même un « montage de temps hétérogènes³⁸ » : entre tradition littéraire classique et tradition picturale byzantine, elle renvoie par son propre contenu à différentes époques. L'image mériterait donc un régime d'historicité spécifique, s'ouvrant à la fois vers le passé et le présent. Le cercle du Moyen Âge ne s'ouvre-t-il donc que lorsque nous acceptons de lui donner cette liberté ? Ou du moins lorsque nous choisissons de questionner les limites qui président au travail du médiéviste ?

Un Moyen Âge encore actuel

En effet l'anachronisme ouvre souvent vers le présent : il court-circuite les époques pour permettre de percevoir la nouveauté d'un propos ancien, dans un paysage contextuel dont les clés sont parfois trop bien gardées. Revenons au début des années 1950. Le Goff va travailler à rendre le Moyen Âge accueillant aux autres périodes à travers la lecture d'anthropologues et de travaux sur les autres périodes. On connaît les travaux qui naissent de ces croisements, tel son célèbre article avec

³⁷ *Ibid*, p. 26–47.

³⁸ *Ibid.*, p. 17.

Vidal-Naquet sur « Lévi-Strauss en Brocéliande³⁹ ». Il promeut un décloisonnement de l'histoire, et on sent l'influence évidemment de Braudel, mais aussi, plus diffuse, de Maurice Lombard. À des problématiques classiques s'ajoutent des thématiques propres à la Nouvelle Histoire : les villes et les marchands, la perception du temps et de l'espace, les cultures de cours et les cultures populaires. L'histoire des femmes s'écrit également. « Maints thèmes nouveaux longtemps perçus comme interdits pourraient apparaître⁴⁰ », et il n'y a pas de raison pour qu'en cela la médiévistique se montre moins innovante que les autres périodes.

L'enjeu est donc bien de ne plus abandonner le Moyen Âge à l'état d'« objet académique » inaccessible parce que trop différent. Sans quoi il risquerait de devenir selon l'expression de Joseph Morsel, « le trou noir de notre idéologie⁴¹ ». Marcus Bull mobilise quant à lui les notions de *relevance* et d'*irrelevance*⁴². Par exemple, lors des attentats du 11 septembre, Georges W. Bush a largement utilisé le terme de *crusade* pour qualifier la politique qu'il s'engageait à mener contre les terroristes, usage qui donnerait une *relevance* plus grande à l'étude des croisades⁴³. C'est donc bien le présent qui convoque le passé et qui crée sa pertinence. Marcus Bull précise que ce que le présent cherche finalement dans le passé, c'est l'altérité : quand on ne sait ou qu'on ne peut expliquer certains faits, on mobilise le passé qui apparaît comme autre, étrange,

³⁹ Pierre Savy, « De l'usage de l'anachronisme en histoire médiévale », site Ménestrel, www.menestrel.fr/spip.php, consulté le 13 novembre 2013 ; Jacques Le Goff et Pierre Vidal-Naquet « Lévi-Strauss en Brocéliande. Esquisse pour une analyse d'un roman courtois (Yvain de Chrétien de Troyes) », *Critique*, n° 325, 1974, p. 541–571.

⁴⁰ Pierre Savy, « De l'usage de l'anachronisme en histoire médiévale », art. cit.

⁴¹ Joseph Morsel, *L'Histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat...*, op. cit., p. 37.

⁴² Marcus Graham Bull, *Thinking medieval : an introduction to the study of the Middle Ages*, Houndsmills/New York, Palgrave Macmillan, 2005.

⁴³ Bruce W. Holsinger, *Neomedievalism, neoconservatism, and the war on terror*, Chicago, Prickly Paradigm Press, coll. « Paradigm », 2007.

déstabilisant⁴⁴. Le Moyen Âge ne se finit donc jamais au sens où il est constamment mobilisé. Puisque, selon Marc Bloch, « l'Histoire, c'est comprendre »⁴⁵, il faut comprendre pourquoi, dans un monde en pleine mutation, sous l'effet de la mondialisation, des nouvelles technologies et des changements sociétaux, le Moyen Âge est mobilisé. C'est par exemple la démarche adoptée par Julien Loiseau qui se proposait, en redéfinissant la notion de Califat, de décrypter les intentions d'Abu Bakr Al-Baghdadi qui s'est autoproclamé Calife le 29 juin 2014. Le Moyen Âge ne finit jamais car, explique-t-il, les djihadistes et les Frères Musulmans n'envisagent pas une autre forme de pouvoir légitime que celle du califat⁴⁶. Politiquement, le Moyen Âge reste donc un outil idéologique puissant. Il s'agit d'« une période propice au charlatan parce qu'il offre un temps long et des aires géographiques dans lesquels il est aisé de se perdre sans l'aide du spécialiste⁴⁷ ». Il est donc aussi important de l'investir scientifiquement que de l'ouvrir à un public large. Et ce d'autant plus qu'il existe à la fois une instrumentalisation et une demande sociale. Pour illustrer cette commande de la part de certaines institutions, on peut par exemple évoquer le cas de Barbara Frale à qui le Vatican a ouvert des archives secrètes pour étudier la responsabilité de l'Église lors du procès des Templiers. On doit à cette historienne italienne la découverte du parchemin de Chinon, qui prouve que Clément V a donné

⁴⁴ Marcus Graham Bull, *Thinking medieval*, op. cit., p. 5. « *In fact, the relevance of medieval people is precisely the fact that they were not like us at all [...] the values of studying medieval history, its relevance if you like, is not about making facile causal connections over long reaches of time, but about getting to grips with the fact of difference, or « alterity » to give it a technical quality* ». À ce propos voir également Tommaso Di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant*, op. cit.

⁴⁵ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire, ou, Métier d'historien*, Paris, A. Colin, coll. « Références. Histoire », 1997, ch. 4.

⁴⁶ Julien Loiseau, « Les avatars du califat, du Prophète à nos jours », *L'Histoire*, n° 404, octobre 2014, p. 24–25.

⁴⁷ Joseph Morsel, *L'Histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat*, op. cit., p. 70.

l'absolution au Grand Maître des Templiers Jacques de Molay⁴⁸. Le Moyen Âge est mobilisé pour laver l'Église des accusations proférées par le *Da Vinci Code*. En ceci, par effet de continuité ou de comparaison, l'anachronisme s'impose dans la construction même de certains questionnements.

La richesse même du Moyen Âge, sa complexité et sa diversité, appellent donc à la vigilance, l'enjeu étant de l'ouvrir à un public le plus large possible sans pour autant lui faire perdre sa dimension technique. Promouvoir un Moyen Âge kaléidoscope⁴⁹ sans le réifier. Si le présent sert d'abord de « pulsion de savoir⁵⁰ », il peut aussi rester l'horizon de l'écriture. Les moments de passage, de transition, ne sont-ils pas alors les plus lourdement conditionnés et déterminés, en ceci que pèse sur eux le poids de deux entités chronologiques, l'ancienne et la nouvelle, et la nécessité d'ordonner logiquement le vieux et le neuf ? C'est ce risque que pointait par exemple Elizabeth Eisenstein en rappelant que la « métamorphose culturelle » produite par la diffusion de l'imprimerie avait également entraîné une importante diffusion des « vieux schémas⁵¹ ». Ainsi, les autorités anciennes bénéficièrent également des nouveaux moyens de diffusion, et des idées souvent présentées comme médiévales ne se fixèrent réellement qu'à l'époque moderne, comme les fameuses sphères célestes connues essentiellement par l'intermédiaire de la gravure. Mais les thèses qu'avancent Elizabeth Eisenstein concernant les conséquences de ces nouvelles modalités de diffusion sont contestées

⁴⁸ Barbara Frale, *Les Templiers*, Paris, Belin, coll. « Poche Alpha », 2008.

⁴⁹ L'expression est utilisée entre autres par Valentin Groebner, *Das Mittelalter hört nicht auf : über historisches Erzählen*, München, Beck, 2008, *passim*.

⁵⁰ Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993, p. 23–39. Reprise par Pierre Savy, « De l'usage de l'anachronisme en histoire médiévale », *op. cit.*

⁵¹ Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an agent of change : communications and cultural transformations in early modern Europe*, Cambridge/London/New York, Cambridge University Press, 1979, p. 7–78.

lorsqu'elle affirme qu'« avec le passage de l'écrit à l'imprimé, le cercle fermé fut brisé⁵² ». Les travaux portant sur la culture imprimée du XV^e siècle, sur ses méthodes techniques, son organisation économique, et sa diffusion au-delà des élites lettrés, insistent au contraire sur la continuité avec la production manuscrite⁵³.

Impossible, donc, de refermer le cercle du Moyen Âge, impossible de vraiment marquer une fin, dont les causes multiples semblent plus les marqueurs d'une époque que les signes d'une transition. Il n'empêche : de ce questionnement sur la fin peut naître aussi une réflexion sur la finalité, qu'il s'agisse de la finalité du découpage comme de celle de l'étude. Si le Moyen Âge doit être ouvert à tous, n'essayons pas de le borner avec autorité, mais de l'aménager avec attention.

⁵² « *With the shift from script to print, the close circle was broken* », *ibid.*, p. 518.

⁵³ Sandra Hindman, *Printing the written word : the social history of books, circa 1450–1520*, Ithaca, Cornell University Press, 1991. Pour un exemple de production alternant entre des ouvrages dédiés à des publics de niveau social très différente, voir Sandra Hindman, « The Career of Guy Marchant (1483–1504) : High Culture and Low Culture in Paris. », dans *ibid.*, p. 68–100.